

Faites-moi lire, SVP!



PB-PP | BC 1757  
BELGIUM - BELGIQUE

Courcelles 1  
N° d'agrégation : P 202127

# Nouvelles

## Mensuel de l'ASBL « Le Progrès »

(pas de parution en juillet) – Dépôt : 6180 Courcelles  
Publication réalisée avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Éditeur responsable : Robert Tangre  
**Rue Julien Lahaut, 11 – 6020 Dampremy**  
Tél. : 071 30 39 12  
Fax : 071 30 58 30  
E-mail : robert.tangre@gmail.com  
Banque : BE17 0682 0138 1121

## Nouvelles n° 235 – Juin 2020

### Spécial : « L'extrême droite en Belgique »

#### Armée belge des partisans armés.

Chasse à l'homme

Ceux de Louvain

#### Fascisme en Belgique

Léon Degrelle, un guignol belge dans la  
SS qui fascinait l'extrême droite française

Libres propos : "Son nom ne vous  
dira peut-être rien. Il s'appelait Cyriel  
Verschaeve »

L'extrême droite collaborationniste belge  
complice d'Auschwitz

Vlaams Nationaal Verbond (VNV)

#### Libres propos

Covid-19 : « Gouverner au doigt  
mouillé ... »

C'est avec du vieux qu'on fait de neuf !

#### Nos activités

DOMINIQUE ALBERTINI  
DAVID DOUCET

# LA FACHO SPHÈRE

COMMENT L'EXTRÊME DROITE  
REMPORTE LA BATAILLE DU NET

Flammarion  
ENQUÊTE

### HISTOIRE

## Chasse à l'homme

Laissons les partisans liégeois acharnés à poursuivre leurs missions de sabotages et rentrons à Bruxelles avec Baligand. Conscient d'avoir mené à bien sa tâche dans la cité mosane, notre ami débarqua le 9 juillet en gare du Nord. Il prit place aussitôt dans un tramway empruntant le boulevard Adolphe Max. Confortablement installé sur la première banquette à gauche de l'entrée, il entreprit de terminer la lecture d'un petit livre acheté à Liège. Ni les bruits de la ville, ni la foule affairée se heurtant dans un va-et-vient rapide ni même quelques boches traînant leurs lourdes bottes ne distraient le voyageur.

Mais à peine le tram eut-il quitté la place Rogier que Baligand ressentit comme un frisson, un malaise inexplicable, l'impression d'une présence indésirable, dangereuse. Il ferma le livre car il venait de réaliser qu'il n'y trouverait plus aucun charme. Et soudain, il vit deux hommes surgir de la foule et bondir sur la plate-forme du tram en marche. Le premier de ces hommes était Pâquet. Pâquet, le traître, le fratricide. Avait-il reconnu son ancien chef ?



Baligand frémit. Deux criminels, deux vendus au service de l'Allemagne étaient là, derrière lui, sur la plate-forme. Une glace mince et fragile le séparait des deux voyous. Il sentait le regard froid et sournois fixé sur ses épaules, sur sa nuque. Et pourtant, il ne commit pas l'imprudence de tourner la tête mais sans en avoir l'air, il se tenait sur ses gardes. Une tragédie se préparait. Qui s'en doutait parmi ces voyageurs béats ou somnolents ?

Pâquet tendit la main... ouvrit la portière. Au crissement métallique, Baligand se leva vivement et se tourna comme pour gagner la plate-forme. Pâquet obstruait l'encadrement de la porte, son complice était derrière lui. Surpris par la rapidité du mouvement, le traître

esquissa le geste de lever les bras. Il avait lu dans les yeux du partisan une froide résolution. Et puis cette main enfouie dans une poche, une main crispée sur un revolver, prête à faire feu au travers de l'étoffe. Cela, Pâquet le savait, il connaissait de longue date les habitudes de son ancien chef.

Le lâche pâlit affreusement mais il n'osa pas risquer le moindre geste, le moindre appel. Il se sentait bien près de la mort. Cherchant maladroitement une échappatoire, il pleurnicha : « Qu'as-tu fait, Maurice Tu m'accuses d'avoir dénoncé les camarades et maintenant me voici traqué par les partisans et recherché par la Gestapo. »

Baligand profita de l'occasion pour se tirer d'affaire, lui aussi. La situation n'était guère brillante, quoique momentanément à l'avantage de notre ami.

Le tram roulait. Les voyageurs ahuris ne quittaient pas des yeux les deux hommes dressés face à face. Beaucoup regrettaient d'être les témoins involontaires de cette explication où il était question, à haute voix de mort, de trahison, de Gestapo et de partisans. Scène à peine croyable, en plein jour, au cœur de Bruxelles, place De Brouckère.

Le complice de Pâquet descendit. Pourquoi ? N'avait-il pas encore le toupet consommé des traîtres ? Sans doute n'était-il pas encore parvenu au comble de l'abjection et on peut supposer qu'un reste de pudeur l'incita à s'éclipser.

Le tram se remit en marche. La situation devenait intolérable. Deux hommes collés l'un contre l'autre, le premier tâtant la gâchette de son pistolet, le second n'osant pas réagir. Rusant à son tour, Baligand proposa au bandit : « Je n'aime pas discuter en public et je t'assure que je ne considère pas comme un traître. Je descends place de la Bourse. Je t'offre un verre au premier café et nous causerons à notre aise. Viens »

Il avait repris un ton amical mais dans la poche de son pantalon, sa main dessinait toujours une rondeur menaçante. Pâquet s'en rendit compte et déclina l'offre. Frôlant son ennemi et dissimulant son dépit, Baligand descendit donc seul place de la Bourse. Il s'éloigna en maintenant un regard oblique sur le tram qui reprenait sa course. Mais Pâquet était resté bien sagement sur la plate-forme où sa carrière avait failli trouver un singulier dénouement.

Le même jour, Baligand eut une entrevue avec le

## Nouvelles

commandant national, entrevue au cours de laquelle il mit son chef au courant de la situation. Quelles étaient les connaissances du traître Pâquet ? Que savait-il du mouvement ? Jusqu'où avait-il pu se faufiler ? Que visait-il exactement ? Autant de questions qui exigeaient une étude approfondie car il y allait de la sécurité de tous les partisans et en particulier de Baligand reconnu par le gredin. L'affaire était sérieuse. Le commandant national décida de convoquer son état-major et fixa rendez-vous à Baligand avec l'intention de discuter des mesures à prendre.

A l'heure dite, le 9 juillet 1943, Baligand ne trouva personne sur le terrain choisi pour la rencontre. Mais dans l'éventualité d'un empêchement imprévu, un second rendez-vous avait été fixé au 13. Quatre longues journées pour y arriver. Hélas, il se retrouva seul une fois de plus à l'endroit convenu.

Désemparé, Baligand errait à travers la ville. Que s'était-il produit ? Certainement un malheur ! Ces abstentions successives présageaient de pénibles complications. Un doute affreux torturait l'âme du partisan. Parviendrait-il à reprendre contact avec ses chefs, avec ses camarades ? Pourquoi ne donnaient-ils pas signe de vie ? Tout à ses sinistres pensées, Baligand cheminait. Le hasard lui fut favorable et par ce jour maudit du 13 juillet, il poussa notre homme presque dans les bras d'un camarade auquel il ne pensait pas.



*Xavier Relecom*

A ... accueillit joyeusement Baligand mais ce dernier resta soucieux. Il confia ses soucis à A ... et le pria de l'aider à renouer les fils rompus ou simplement relâchés. Il l'espérait encore. A ... était toujours en relation avec les partisans de vieille date. Il promit de faire les démarches nécessaires et à tout hasard, les deux amis convinrent de se revoir dans l'après-midi sur le boulevard Militaire. Baligand reprit confiance.

Quelques heures plus tard, il arpentait la rue large et plantée d'arbres. Ses espoirs ne furent pas déçus car il vit arriver son camarade A ... accompagnant Jean Roch, un pionnier de la première heure, le premier pourvoyeur dont nous avons déjà parlé.

Jean et Baligand se montrèrent heureux de cette rencontre. Mais un silence lourd coupa brusquement les effusions de deux hommes. C'est que Jean apportait une mauvaise nouvelle. La direction du Parti communiste et de l'Armée des Partisans venait d'être capturée dans une rafle monstre. Tous ces chefs bouillants de patriotisme, au nombre desquels se trouvait Xavier Relecom, un des fondateurs du mouvement, étaient tombés aux mains des Nazis.

Ecrasés, les trois hommes longeaient lentement le boulevard. De temps à autre l'un d'eux émettait une supposition ou un projet ou un espoir quand tout à coup, A ... murmura d'une voix altérée : « Marchons plus vite, nous sommes suivis ».

Baligand se retourna. Effectivement cinq hommes : deux civils et trois agents de police, réglèrent leur pas sur celui des partisans. Etaient-ce des limiers de la Gestapo qui avaient pisté Jean ou simplement des policiers soupçonnant le trio d'avoir commis quelque peccadille ? En tous cas, leur allure, leur façon de tenir les mains en poches en disait long sur leurs intentions. Pour savoir exactement à quoi s'en tenir, Baligand prit une décision : « Traversons le boulevard et nous verrons bien ... » Ils n'avaient pas mis les pieds sur la chaussée qu'un ordre retentit derrière eux : « Mains en l'air, vous trois ».

Une seconde de réflexion. Les partisans étaient capables de tenir tête aux cinq mouchards. Cependant, vu les circonstances, valait mieux éviter le combat. Un échange de clins d'œil et les trois amis filèrent à toutes jambes en direction du boulevard Saint-Michel.

Les autres ne s'attendaient sans doute pas à un départ aussi brusque et quand ils entreprirent la poursuite en ouvrant le feu, le trio avait déjà pris une légère avance. Dix pas, une distance appréciable quand les balles sifflent à vos oreilles.

Les partisans zigzaguaient afin d'empêcher les poursuivants de rectifier leur tir. Sans se concerter, ils se séparèrent. Jean disparut en suivant la ligne droite. A ... et Baligand prirent la première rue à gauche. Ameutés par les détonations et les cris des agents, quelques passants se risquèrent à barrer la route aux patriotes. Braves gens qui croyiez avoir affaire à des

## Nouvelles

voleurs, vous souvenez-vous de ces bousculades qui vous plaquèrent sur le pavé au moment où vous leviez la main sur les présumés coupables ?



Rue Béco, ... rue Toussaint, ...rue Wystman, ... les mouchards sont dépistés. Encore un tournant à droite, rue Delporte. Rien en vue. Sauvés en débouchant dans l'avenue de la Couronne les deux fugitifs respirèrent mais ils ne s'attardèrent pas. Au moment où ils arrivèrent en face de l'hôpital militaire occupé par les boches, ils se retournèrent une fois de plus. Damnation ! Un agent était sur leurs talons. L'entêté s'était procuré un vélo et ses collègues battaient probablement dans d'autres directions.

La poursuite recommença mais cette fois, nos amis doutèrent de leur chance. Ils allaient être rejoints quand un camion de la voirie s'amena chargé d'immondices et se dirigeant vers un quelconque déversoir. C'était le salut. Les partisans sautèrent sur les marchepieds. Au conducteur surpris de leur sang-e, ils eurent l'audace de demander : « Ne pourriez-vous pas accélérer. Vous nous rendriez grand service car nous sommes très pressés. »

Le chauffeur, bon enfant, acquiesça. Malheureusement des ouvriers juchés sur le chargement avaient remarqué le manège. Ils voyaient aussi l'agent cycliste pédalant à fond de train et sifflant l'ordre de stopper. Frappant au carreau de la cabine, ils attirèrent l'attention du conducteur et le renseignèrent. Déconcerté, l'homme interpella les fugitifs : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Voyant que les choses prenaient une mauvaise tournure, Baligand choisit l'ultime moyen de se tirer du guêpier. : « Ecoute, camarade, nous sommes des partisans traqués par la Gestapo. »

Confidence inutile, le chauffeur n'en crut rien. Il freina et ordonna aux deux passagers : « Descendez. Il ne s'agit pas de Gestapo mais d'un policier belge. Je ne vous connais pas et je ne veux pas encourir une contravention ».

La malchance s'acharnait sur les fugitifs et pourtant, ils n'abandonnèrent pas la lutte. Au lieu de les abattre, les coups du sort les excitaient, les révoltaient. Leur énergie farouche les emportait dans une rage indomptable. On n'aurait pas leur peau. Ils prirent aveuglément la première rue adjacente. Déjà, l'agent croyait les tenir. Il sortit son revolver et tira le premier coup en l'air en guise de sommation. Le tir n'était pas très nourri, Baligand se retourna et vit le policier en train de secouer nerveusement son arme enrayée.

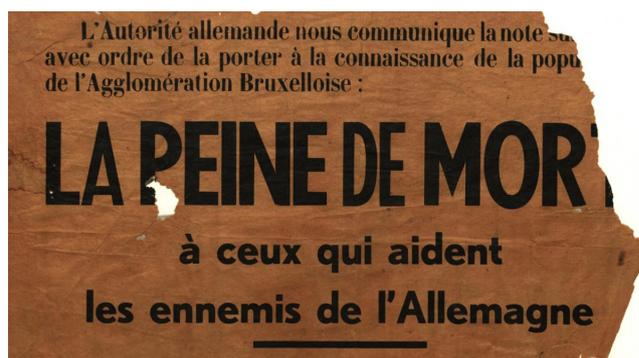
En une seconde, les partisans envisagèrent le profit qu'ils pouvaient tirer de l'incident. Faisant brusquement demi-tour, ils assaillirent l'agent et pendant que Baligand lui tordait le bras et essayait de lui prendre son revolver, A ... s'emparait du vélo. Le policier était doué d'une force respectable et Baligand dut renoncer à l'idée de s'approprier l'arme.

Mais A ... avait enfourché le vélo, Baligand rompit la lutte, se cramponna d'une main ferme à la selle et les deux amis, l'un entraînant l'autre à la force du jarret, laissèrent le pauvre agent aux prises avec son pistolet récalcitrant. Les rares passants se gardèrent bien d'intervenir. Et puis, l'auraient-ils pu ? L'affaire s'était déroulée si rapidement.

Déjà les fugitifs avaient parcouru deux cents mètres ... L'agent avait réussi à désenrayer son revolver. Il tira de nouveau mais trop tard... Baligand lâcha son camarade qui, délesté, fonça droit devant lui à toute allure. Le premier prit une rue à droite puis à gauche. Un tram ! Nul ne s'intéressa au voyageur pressé qui s'épongeait le front et regardant de biais dans la direction du chemin parcouru.

Deux arrêts plus loin, Baligand descendit. Il s'engouffra aussitôt dans une motrice desservant une autre artère. Une heure plus tard, il était en sûreté.

Il attendit plus de huit jours avant de remettre le nez dehors. L'air de la capitale était devenu malsain pour notre homme. Pâquet et son complice, les agents, les



## Nouvelles

civils qui les accompagnaient, les ouvriers de la voirie, autant d'importuns auxquels il risquait de se butter en sortant prématurément ... Un événement bien différent de ce drame vint tirer notre ami de son refuge, par une riante matinée d'été. Son épouse lui faisait savoir qu'une charmante petite fille lui était née et bravant tous les risques, Raoul courut à la maternité.

Le soleil inondait la ville. Dans les arbres du boulevard, les oiseaux piaillaient. La vie était belle après tout ! Passants, charretiers et vous, l'agent de planton au carrefour, et vous le boche, bayant aux étalages, connaissez-vous la joie de vivre ? l'Heureux père, le rude partisan se mit à fredonner une chanson.

### Ceux de Louvain

Nous étions impatients d'en arriver à parler du Corps 034 de Louvain. On ne peut penser à L'Armée belge des partisans sans se tourner immédiatement vers la puissante phalange qui tint l'ennemi en haleine durant toute la guerre. Et une figure sympathique, Jean Van Brussel, l'âme du Corps 034, rayonne au palmarès de la résistance.



*Drapeau de la Jeune Garde Socialiste*

Jean Van Brussel des Jeunes Gardes Socialistes fit la campagne des 18 jours au 14<sup>ème</sup> régiment de Ligne, compagnie des 4/7 antichars. La capitulation du 28 mai l'immobilisa à Bruges mais pas pour longtemps. Ne pouvant se faire à l'idée d'un séjour dans les stalags et pressentant les possibilités de continuer la lutte, il faussa compagnie à ses gardiens. Le 30 mai, il partit à pied pour Louvain où il arriva au début du mois de juin, malade, épuisé de fatigue, de faim et de rancœur... Après quelques jours de repos, il se mit à la recherche de ses camarades J.G.S. comme lui. Ils se regroupèrent, une poignée seulement mais qui allait

faire boule de neige.

Anglais et Allemands s'étaient battus avec acharnement sur le tracé Westmalle-Louvain prolongé vers Gembloux et toute l'étendue de l'immense front était semée de matériel abandonné : lamentables épaves d'un armement qu'on avait tant admiré quelques semaines auparavant.

Plongé dans une singulière ambiance, on croyait y déceler encore l'odeur de la poudre... on y entendait le cliquetis des armes ...les vrombissements des monstres d'acier ... ou les clameurs de voix étrangères ... Pourtant, les canons s'étaient tus ...

En sortant du rêve, on ne voulait pas croire que tout s'était effacé dans le silence. D'ailleurs là-bas vers la mer et de l'autre côté de la mer, le canon tonnait encore. Et nos amis comprirent qu'ils ne devaient pas désespérer. Il se mirent à parcourir le champ de bataille avec la volonté d'y relever tout ce qui serait transportable et en état de servir si l'occasion se présentait un jour. Délaissant le matériel lourd bien en vue mais souvent démantibulé, ils fouillèrent les fossés, les bosquets, les haies et les trous d'obus. Randonnée fertile en curiosités, en émotions aussi. Mille effets d'équipement, de pauvres effets de soldats, tant de choses précieuses, aujourd'hui vouées à la destruction... Un casque troué... Qu'était devenu l'homme ? Une boîte de secours ornée d'une croix rouge, ... des pansements sanguinolents... toute une exposition de misère et de tristesse Mais nos amis ne s'abandonnèrent pas à la sensibilité. Refoulant leurs sentiments de pitié, ils continuèrent leurs recherches. Bousculant un sac écrasé, ils découvraient un revolver. Des cartouches ruisselaient d'une caisse éventrée, une crosse de fusil émergeait d'une touffe d'orties. Les hommes ramassèrent secrètement et en plusieurs jours : 25 fusils, 5 fusils-mitrailleurs « Brent », 250 kg de T.N.T., 150 grenades à main, des obus, des revolvers, 10 000 cartouches, des détonateurs, des mèches, une mitrailleuse lourde « Maxim » et un lance-grenades « DBT ». Le tout fut provisoirement dissimulé. Ce travail de récupération donna lieu à d'étranges aventures.

Un homme portant sur ses épaules l'affût de la mitrailleuse tomba sur un groupe d'Allemands. Sans la moindre hésitation, le patriote poursuivit son chemin et les boches le regardèrent avec indifférence. Peut-être croyaient-ils qu'il s'agissait d'un chiffonnier.

Une autre fois, Van Brussel lui-même fut accosté par une patrouille. Son panier contenait 10 kg de TNT en plaques carrées. Le feldwebel commandant la patrouille plongea la main dans le panier et sortit un paquet qu'il ouvrit. Une livre de lard que notre ami



*Le Drapeau Rouge en néerlandais*

avait reçu d'un fermier et qu'il avait posée négligemment sur les explosifs. Dédaigneux autant que stupide, le boche rejeta le lard dans le panier...

Nos jeunes patriotes étendirent leurs recherches vers Namur et vers Liège mais sans résultats appréciables. Toutefois, un homme rapporta du champ d'aviation de Saint-Trond un fusil-mitrailleur grossièrement emballé dans un vieux sac et il ne craignit pas d'emprunter l'autobus grouillant de soldats. Cet audacieux, arrêté au cours d'une mission ultérieure, mourut au poteau d'exécution.

Nombre de fermiers n'ayant pas quitté la région lors de l'avance allemande avaient pu s'approprier facilement des armes de toutes sortes. Sachant cela, les hardis compagnons se présentèrent en uniforme de soldat belge chez ces fermiers et sous menace de revolvers, se firent remettre les armes en question.

Entretemps, on procéda à la diffusion de tracts et de journaux clandestins tels que « Rode Vaan » et autres feuillets belliqueux. En ville, certaines façades se couvraient d'inscriptions vengeresses. Cette mesure permettait de repérer à coup sûr les domiciles des premiers Kollaborateurs.

Nos hommes s'occupaient également à répartir en de nombreuses cachettes le butin provisoirement dissimulé. La cave d'une fromagerie située entre Tervueren et Louvain recéla le plus important de ces dépôts. Les patriotes y avaient construit un mur de béton double cloison abritant le matériel soigneusement rangé sur de tables et dans des espèces de rayons. Cet ameublement lui-même avait été fabriqué au moyen de panneaux indicateurs enlevés aux carrefours.

Finalement, les jeunes rebelles passèrent à l'entraînement.

Profitant de la nuit ils se réunissaient dans des terrains vagues et ne craignaient pas d'y effectuer des exercices de tir. Cependant, les chefs responsables avant la guerre de cette poignée de téméraires se sentaient mal à l'aise. Ils prédisaient les pires catastrophes et frémissaient lorsque le mot « sabotage » était prononcé. Ils redoutaient l'emprisonnement d'otages et autres représailles.

L'appel à la prudence ne put freiner longtemps l'ardeur des volontaires. Fin mars 1941, ils décidèrent d'effectuer leur première tentative. Ils choisirent la ligne de chemin de fer Bruxelles-Louvain comme premier objectif et, par une belle nuit printanière, quatre hommes se mirent en route. Tous en uniformes belges, la besace au côté, ils avaient adopté la progression de patrouille en quinconce de part et d'autre de la route. Chacun était armé d'un fusil, d'un revolver et de deux grenades sauf le chef de l'expédition qui portait un fusil-mitrailleur au lieu d'un fusil.

Ils atteignirent la voie ferrée entre Velthem et Erps-Querbs. Les préparatifs ne prirent pas beaucoup de temps. Les charges de TNT placées sur les rails étaient munies d'un détonateur électrique et un fil ténu rampant sur le ballast, glissait au flanc du talus jusqu'auprès d'un saboteur agenouillé. L'homme étreignit nerveusement une pile électrique. Il attendit le passage du premier train de marchandises. L'explosion puissante si l'on s'en réfère au bruit ne souleva que 90 cm de rail. Le train poursuit sur une distance de quelques mètres sa course devenue cahotante et puis s'immobilisa. Pas un wagon n'avait quitté les rails.

Que serait-il advenu de nos amis si le coup avait réussi ? Accroupis au pied du talus, ils avaient le maximum de chances d'être écrasés sous les wagons renversés. Pestant contre leur malchance (ils auraient pu dire leur inexpérience), ils prirent le chemin du retour en se proposant pour venger leur échec d'ouvrir le feu sur toute voiture boche qu'ils auraient pu rencontrer. Ils ne

rencontrèrent même pas une ombre.

## **Léon Degrelle, un guignol belge dans la SS qui fascinait l'extrême droite française**

**Qui était donc Léon Degrelle, ce Nazi auquel Axel Loustau et Frédéric Chatillon, des proches de Marine Le Pen, sont allés rendre visite dans son exil espagnol, comme en attestent les images d'un documentaire ?**

L'affaire a fait grand bruit quelques semaines avant le premier tour de l'élection présidentielle. Car elle démontrait que la garde rapprochée de Marine le Pen avait à minima par le passé entretenu des rapports avec un personnage trouble, hitlérien revendiqué, antisémite assumé et qui jusqu'à la fin de sa vie continuera de porter des boutons de manchettes ornés des runes de la SS dont il fut membre –en citant sa devise «Mein Ehre Heißt Treue» avec un accent allemand tellement dégueulasse que Goebbels s'en retournerait dans sa tombe en avalant des croix de fer arrosées au kérosène.



Mais qui était donc Léon Degrelle, mort en 1994 sans avoir été jamais inquiété par la justice de son pays, la Belgique, qui l'avait pourtant condamné à mort par contumace en décembre 1944 ?

Il est né en Belgique, à Bouillon (comme Godefroy) en 1906, dans une famille très catholique. Son père, brasseur de profession, est également député. En 1921, Léon Degrelle entre au lycée à Namur, chez les jésuites. Comme nombre de ses camarades et de ses professeurs, il est proche de l'Action française de Maurras : monarchiste, catholique –et antisémite. En 1924 ce sont les études universitaires qui commencent, mais Degrelle étudie peu et passe son temps à s'occuper du journal L'Avant-Garde, organe de presse d'une organisation étudiante apostolique, l'ACJB. Le journal tire bientôt à 10.000 exemplaires,

un tirage considérable.

### **« Une ambition politique immense »**

Dès cette époque, note Giovanni di Muro, Degrelle fait montre « d'un penchant prononcé pour les professions de foi ; les phrases pleines, les mots ronflants. » En 1930, il tient les rênes de la maison d'édition Christus Rex, très engagée dans le catholicisme, et commence à publier des revues qui se piquent de plus en plus de politique : ce sera Rex, Vlan, Foyer puis Crois, qui tirent une fois encore à un nombre d'exemplaires considérables (et qui font beaucoup d'invendus), mettant les éditions en danger.

Peu importe : en 1933, avec le soutien financier de son père, Léon Degrelle devient le propriétaire des éditions Rex. Son objectif est de remettre de l'ordre dans le parti catholique, qu'il estime trop mou et compromis dans les affaires. Son goût pour la provocation inquiète plus qu'il ne rassure ces milieux conservateurs. Fin 1934, Degrelle finit par émouvoir son premier soutien, Mgr Picard, aumônier général de l'ACJB, qui dans une lettre affirme au cardinal Van Roey, Primat de Belgique :

*Léon Degrelle*

« Une chose est certaine, c'est qu'il a une ambition politique immense et qu'il rêve de gouverner son pays, comme il dit. Impulsif comme il l'est, dans un moment de trouble social, il est capable des pires imprudences. »

Et Degrelle va bien vite le montrer, en effet. Le 2 novembre 1935, à Courtrai, se tient le congrès annuel de la fédération des associations et cercles catholiques, auquel participent les grandes figures du catholicisme politique en Belgique. Degrelle s'y rend avec des rexistes, qui bloquent les issues et lorsque tous les orateurs ont fini de parler, il monte à la tribune et agonit d'injures les participants qui ne peuvent quitter

la salle. Le « Coup de Courtrai » fait scandale et la rupture avec le catholicisme politique est consommée.

### « Quand je serai au pouvoir, je règnerai par la terreur »

Au printemps 1936, des élections législatives se préparent et Rex, qui présente des candidats, multiplie les attaques contre les figures du catholicisme politique. Le mouvement lui-même s'en ressent : si à l'instar de son chef, la plupart des membres de sa direction sont des catholiques ardents, Rex devient le porte étendard de tous les mécontents, venus de toutes les classes sociales.



Si les talents oratoires de Degrelle constituent un atout pour son mouvement, sa tendance aux exagérations lui nuit considérablement. Le 15 mars 1936, il s'entretient avec le journaliste Philippe Henriot, futur ministre de la propagande de Vichy. Le contenu de l'interview est résumé par Francis Balace, historien belge :

*« Quand je serai au pouvoir, je règnerai par la terreur, des têtes rouleront... Mussolini m'approuve. Hitler veut me donner de l'argent. Avec mes vingt députés, je rendrais la vie gouvernementale impossible en provoquant des cascades de démissions etc. »*

Pour étouffer le scandale provoqué par ces propos, Degrelle déclare qu'Henriot est un « gogo » et qu'il lui a raconté n'importe quoi. L'intéressé répondra par voie de presse que « s'il avait pensé que Rex était une énorme zwanze bruxelloise il ne se serait pas déplacé ».

La campagne de Degrelle démarre par des dénonciations de scandales, plus ou moins imaginaires. Car il s'agit

le plus souvent d'indélicatesses, de pratiques peu morales à défaut d'être illégales. Peu importe : en mêlant habilement des éléments réels et beaucoup d'exagérations, Degrelle donne à ses « fake news », si l'on peut dire, un grand retentissement, amplifié par les organes de presse dont il est le propriétaire, où il se fait l'apôtre d'un certain « dégagisme », comme en témoigne l'extrait suivant d'un des éditoriaux de son journal, le Pays réel, fondé le 3 mai 1936 :

*« Nous en avons plein les bottes de ces salauds, des aventuriers et des pourris. Ils s'en iront tous. »*

### Un trublion instable

Aux élections du 24 mai 1936, le rexisme obtient 11,5% des suffrages, 21 sièges à la chambre (sur 217) et 8 au Sénat (sur 109). Mais Degrelle a commis l'erreur de ne pas se présenter et ses élus sont inexpérimentés. Chef de parti avec des élus, Degrelle est reçu par le roi, qui refuse de lui confier le poste de ministre de la Justice que Degrelle réclame. Léopold III déclarera à l'un de ses conseillers qu'il a trouvé Degrelle « *suffisant et insuffisant* ».

*« Nous en avons plein les bottes de ces salauds, des aventuriers et des pourris. Ils s'en iront tous »*

Politiquement, Degrelle est toujours aussi inconsistant : il se rapproche du fascisme et prend des positions contre le droit de grève, mais lorsque les dockers d'Anvers se mettent en grève en juin 1936, il commence par montrer du doigt les « émeutiers » avant de les soutenir sans réserve dès que le mouvement prend de l'ampleur. Dans l'Allemagne nazie, qui pourtant lui octroie déjà des subsides, on s'inquiète de son tempérament de girouette, comme en témoigne un rapport adressé au gouvernement :



Logo de Rex

« Bien qu'il soit fondamentalement contre le droit de grève, il s'y est montré favorable dès qu'il a senti que les ouvriers y étaient attachés, si bien qu'il est impossible de déterminer quelle attitude il pourrait adopter sur ce point à l'avenir. »

Tandis qu'à la chambre, les députés rexistes se ridiculisent par leur amateurisme, Degrelle négocie un accord avec le VNV de Staf de Clercq, parti nationaliste flamand, sécessionniste aux antipodes du nationalisme belge de Rex. L'accord ne durera pas, mais contribue à inquiéter les partisans de Rex, qui perçoivent de plus en plus Degrelle comme un trublion instable.

### Radicalisation

En octobre 1936, Degrelle affirme que 200.000 Rexistes vont profiter des commémorations de la bataille de l'Yser pour marcher sur Bruxelles. Son modèle de prise du pouvoir semble osciller entre la marche sur Rome de Mussolini et la tactique d'Hitler. Au final, 2.000 Rexistes défilent dans les rues, une farce pathétique.

Constatant qu'il ne peut peser politiquement qu'en entrant à la chambre, Degrelle demande à un de ses députés de démissionner pour provoquer une élection anticipée. Degrelle s'imagine qu'une fois élu, il poussera le roi à dissoudre la chambre et à reproduire ainsi le coup d'Hitler avec Hindenburg en 1933. À sa grande surprise, ses adversaires politiques décident de lui opposer un seul candidat, le Premier ministre en personne, Paul van Zeeland, dont les soutiens vont des communistes au Primat de Belgique. Degrelle n'obtient que 19% des voix. Son mouvement est en perte de vitesse, son amateurisme détourne les électeurs, son autoritarisme effraie.

Au fur et à mesure que la déconfiture de Degrelle s'accélère, il se radicalise davantage. En vain : En avril 1939, aux élections législatives, Degrelle conserve son siège mais Rex n'a plus que 4 députés et à peine 4,5% des voix. Degrelle est, politiquement, un homme mort. Mais la guerre va tout changer.

### Opération séduction

Car comme pour Maurras, la défaite de la France, de la Belgique et de la Hollande en mai-juin 1940 est pour Degrelle, une divine surprise. Certes, les choses commencent mal : Degrelle est arrêté par les autorités belges, puis transféré en France et manque de peu d'être fusillé à Abbeville. Degrelle fréquente de



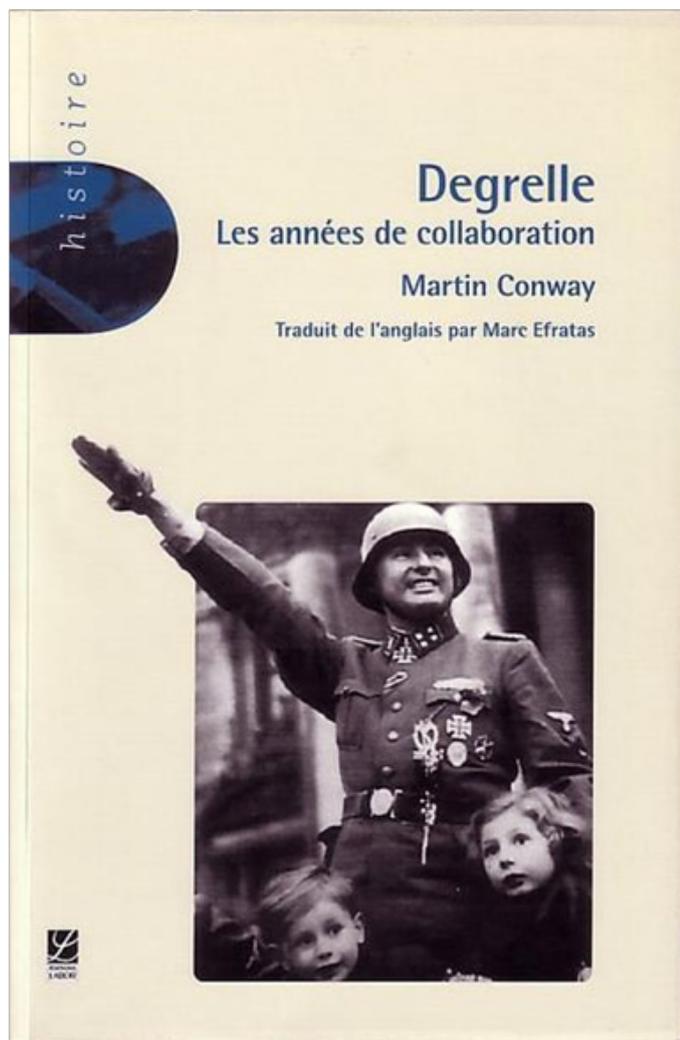
nombreuses prisons françaises et finit sa course au camp du Vernet (Ariège) où il est libéré le 24 juillet. De retour à Bruxelles le 30 juillet, Degrelle n'a plus qu'une seule idée en tête : gagner les faveurs d'Hitler et engager ce qui reste de son mouvement dans la collaboration.

Degrelle pense que ses diatribes fascistes et l'exil du gouvernement belge lui donnent du poids auprès du roi Léopold, oubliant qu'aux yeux des autorités belges et allemandes, il est perçu comme un vaniteux doublé d'un guignol. Il tente de relancer son mouvement en créant les « Formations de combat » qui regroupent, selon ses dires, 4.000 hommes et qu'il espère utiliser comme faire-valoir auprès des autorités allemandes. Las, les fonctionnaires allemands chargés de l'administration de la Belgique préfèrent s'appuyer sur des personnages moins voyants et un peu plus crédibles.

À partir de 1941, c'est la fuite en avant et un engagement toujours plus entier vers le nazisme : constatant que personne ne le prend au sérieux en Allemagne, Degrelle va toujours plus loin dans les mains tendues et les propositions de collaboration. Les Allemands le font lanterner, attendant de voir jusqu'où leur interlocuteur est prêt à promettre pour gagner

leurs faveurs. Ils ne vont pas être déçus.

### La radicalisation



En octobre 1936, Degrelle affirme que 200.000 Rexistes vont profiter des commémorations de la bataille de l'Yser pour marcher sur Bruxelles. Son modèle de prise du pouvoir semble osciller entre la marche sur Rome de Mussolini et la tactique d'Hitler. Au final, 2.000 Rexistes défilent dans les rues, une farce pathétique.

Constatant qu'il ne peut peser politiquement qu'en entrant à la chambre, Degrelle demande à un de ses députés de démissionner pour provoquer une élection anticipée. Degrelle s' imagine qu'une fois élu, il poussera le roi à dissoudre la chambre et à reproduire ainsi le coup d'Hitler avec Hindenburg en 1933. À sa grande surprise, ses adversaires politiques décident de lui opposer un seul candidat, le Premier ministre en personne, Paul van Zeeland, dont les soutiens vont des communistes au Primat de Belgique. Degrelle n'obtient que 19% des voix. Son mouvement est en perte de vitesse,

son amateurisme détourne les électeurs, son autoritarisme effraie.

Au fur et à mesure que la déconfiture de Degrelle s'accélère, il se radicalise davantage. En vain : En avril 1939, aux élections législatives, Degrelle conserve son siège mais Rex n'a plus que 4 députés et à peine 4,5% des voix. Degrelle est, politiquement, un homme mort. Mais la guerre va tout changer.

### Opération séduction

Car comme pour Maurras, la défaite de la France, de la Belgique et de la Hollande en mai-juin 1940 est pour Degrelle, une divine surprise. Certes, les choses commencent mal : Degrelle est arrêté par les autorités belges, puis transféré en France et manque de peu d'être fusillé à Abbeville. Degrelle fréquente de nombreuses prisons françaises et finit sa course au camp du Vernet (Ariège) où il est libéré le 24 juillet. De retour à Bruxelles le 30 juillet, Degrelle n'a plus qu'une seule idée en tête : gagner les faveurs d'Hitler et engager ce qui reste de son mouvement dans la collaboration.

Degrelle pense que ses diatribes fascistes et l'exil du gouvernement belge lui donnent du poids auprès du roi Léopold, oubliant qu'aux yeux des autorités belges et allemandes, il est perçu comme un vaniteux doublé d'un guignol. Il tente de relancer son mouvement en créant les « Formations de combat » qui regroupent, selon ses dires, 4.000 hommes et qu'il espère utiliser comme faire-valoir auprès des autorités allemandes. Las, les fonctionnaires allemands chargés de l'administration de la Belgique préfèrent s'appuyer sur des personnages moins voyants et un peu plus crédibles.

À partir de 1941, c'est la fuite en avant et un engagement toujours plus entier vers le nazisme : constatant que personne ne le prend au sérieux en Allemagne, Degrelle va toujours plus loin dans les mains tendues et les propositions de collaboration. Les Allemands le font lanterner, attendant de voir jusqu'où leur interlocuteur est prêt à promettre pour gagner leurs faveurs. Ils ne vont pas être déçus.

En janvier 1941, Degrelle termine pour la première fois un discours au cri de « Heil Hitler », sans plus de succès. Il faut attendre l'invasion de l'URSS et la proposition par Fernand Rouleau, adjoint de Degrelle, de la création d'une Légion Wallonie, sur le même modèle que la LVF française, pour que des contacts soient enfin noués. Degrelle tente de

verser les membres de ses Formations de combat dans cette nouvelle légion, dont il s'attribue naturellement la paternité.

### La rencontre avec Himmler

Degrelle n'a aucune intention de partir pour le Front de l'Est, comme en atteste un discours prononcé le 6 juillet 1941 où il dit regretter de n'être plus assez jeune pour partir, mais pousse les autres à y aller rapidement, de peur qu'il n'y ait plus de laurier à cueillir. Pourtant, trois semaines plus tard, il s'engage comme simple soldat dans la légion Wallonie. Il semble que Degrelle ait brandi son intention de s'engager en espérant que les Allemands le supplieraient de rester en Belgique, mais ces derniers continuent de se soucier de lui comme d'une guigne. Degrelle parvient à décider près de 900 hommes à rejoindre son bataillon. Il leur a fait miroiter un service en seconde ligne, des uniformes et un commandement belge. Aucun de ces engagements ne sera tenu.

La légion combat bientôt sur le front de l'Est et notamment contre les partisans. Degrelle participe aux actions et il sera même blessé à quelques reprises –des blessures le plus souvent légères et qui sont naturellement montées en épingle par le chef, qui ne rate jamais une occasion de se mettre en avant. Les ennuis se multiplient, les pertes grimpent en flèche, mais Degrelle fait preuve, pour une fois, d'une patience qui va s'avérer payante – pour lui-même, bien sûr.

Fin 1942, il entre en négociation avec l'entourage d'Himmler. Le IIIe Reich se souciant toujours aussi peu de lui, Degrelle veut verser ce qui reste de son unité dans la Waffen-SS, comme brevet de son nazisme. En mai 1943, c'est la première consécration : Degrelle rencontre Himmler, une rencontre dont il n'a pas manqué de fournir des détails changeants au fur et à mesure du temps et en fonction de l'auditoire mais dont il ressort, selon ses dires, qu'il a mené Himmler par le bout du nez, a obtenu tout ce qu'il désirait et a durablement impressionné le chef de la SS en lui imposant sa loi. Les archives allemandes, hélas, sont moins affirmatives : Degrelle a accepté à peu près tout en l'échange de concessions mineures.

### Avec Hitler, « les fluides passent »

Il se vante d'avoir sauvé la Belgique du démembrement –il n'a pourtant obtenu aucune

garantie et ce qu'il a accepté prévoit l'absorption pure et simple de la Belgique par le Reich– et les moyens qu'il conviendrait d'employer pour y arriver. Le 1er juin 1943, la Légion Wallonie devient la Brigade de Volontaires SS Wallonie. En janvier 1944, alors que la formation de ses hommes laisse fort à désirer, ils sont engagés, sur l'insistance de Degrelle, dans la bataille de Tcherkassy. Degrelle craint, en effet, que ses petits effectifs soient absorbés par une autre division de la Waffen-SS, ce qui le priverait naturellement du rôle majeur qu'il aspire toujours à jouer. Degrelle participe aux combats et paie de sa personne.

### Degrelle et Hitler

Le 20 février 1944, c'est l'heure de gloire tant attendue et que Degrelle narrera à maintes reprises. Il est reçu par Hitler en personne, qui le décore de la croix de fer et avec qui, selon Degrelle, «il discute toute une nuit ». Toujours selon lui, « les fluides passent », Hitler lui dit à quel point il « s'est fait du souci » pour lui et ils discutent tous deux de l'avenir de l'Europe et de la Belgique.

La réalité, une fois encore, est bien différente de ce que Degrelle va propager pendant cinquante ans dans ses livres et devant des auditoires acquis à sa cause : la réunion n'a pas duré une heure, il n'a jamais été en tête-à-tête avec Hitler et aucun sujet de fond n'a été abordé autre que la situation militaire. Et si tel avait été le cas, Degrelle n'y aurait sans doute rien compris : il ne parle pas un traître mot d'allemand.

Rentré à Bruxelles, Degrelle parade. Il est gonflé à bloc par son entrevue avec Hitler sur lequel il répétera après-guerre qu'il exerçait désormais sur lui une influence certaine. Si les agissements de



Degrelle n'étaient pas aussi désastreux pour lui-même, pour ses compagnons et pour son pays, une telle vantardise pourrait prêter à rire.

### La dernière décoration

Le 1er avril 1944, c'est le sommet de la carrière de Léon Degrelle : il assiste, juché sur un canon automoteur et en uniforme de SS, entouré de sa femme et de ses enfants, à un défilé militaire en Belgique. Détail qui en dit long sur la bouffonnerie de l'exercice : les véhicules ont été prêtés par une autre unité de la Waffen-SS, car l'unité de Degrelle est une simple brigade d'infanterie.

Au mois d'août, Degrelle est reçu pour la dernière fois par Hitler, qui lui remet une nouvelle décoration et qui, dira Degrelle, lui confie qu'il aurait « aimé avoir un fils tel que lui ». Encore une carabistouille de Degrelle : jamais Hitler n'aurait prononcé pareille parole. (Il semble que Degrelle se soit figuré qu'après la chute du Reich, la plupart des archives avaient été détruites et qu'il ne risquait guère d'être contredit, mais malheureusement pour lui, elles sont aussi bien conservées que bavardes. Et rien naturellement, aucune trace d'une telle discussion entre Hitler et Degrelle.)

Poussé par l'un de ses anciens camarades de la brigade Wallonie, Jean Vermeire, à s'expliquer sur cette soi-disant phrase du Führer, Degrelle finira par concéder : « J'ai été reçu comme un fils. ». Différence de taille...

### L'exil de Degrelle en Espagne

Mais la dégringolade est déjà bien commencée. Le Reich s'effondre sous les coups de boutoir des Soviétiques et ceux des Britanniques et des Américains. Pour Degrelle comme pour des milliers de collaborateurs, il faut choisir entre mourir les armes à la main ou s'enfuir. La capitulation du 8 mai 1945 surprend Degrelle au Danemark non sans qu'il ait croisé par hasard Heinrich Himmler qui l'a verbalement nommé au grade de SS-Oberführer, ce qui explique qu'il n'existe aucune trace de cette nomination

En Belgique, l'avenir ne s'annonce pas rose pour Léon Degrelle. Son frère a été assassiné par la Résistance et les partisans de Degrelle se sont lancés dans des représailles. Des otages désignés par Degrelle sont abattus et la répression s'intensifie, les assassinats de la Résistance succèdent aux assassinats commis par les Rexistes.

Depuis le Danemark, Degrelle gagne la Norvège. À Oslo, il met la main avec quelques compagnons sur un bombardier allemand qui traverse l'Europe avant de s'écraser sur la plage de San Sébastien, tombé en panne d'essence. Degrelle est grièvement blessé.

Naturellement, l'Espagne franquiste n'est guère ravie d'avoir un hôte de ce genre sur son sol. Les gouvernements belges successifs demandent l'extradition de Degrelle, mais plutôt mollement. Léon Degrelle fait d'ailleurs savoir aux autorités belges qu'il est tout à fait prêt à rentrer en Belgique pour y être jugé, mais à ses conditions, qui sont naturellement inacceptables. Les autorités espagnoles refusent d'extrader Degrelle. En 1947, la Belgique porte plainte devant le Conseil de sécurité de l'ONU pour obtenir son extradition. Mais l'Espagne fait la sourde oreille.

### « Le beau Léon »



Au cours des années 1950 puis des années 1970 et 1980, le gouvernement belge tentera de nouveau d'obtenir l'extradition, en pure perte. En 1954, le gouvernement de Franco a accordé la nationalité espagnole à Léon Degrelle. S'il ne peut plus guère risquer de quitter le territoire espagnol, au moins est-il assuré de pouvoir y couler des jours paisibles. Il s'y remarie, travaille dans une entreprise de travaux publics et peut s'adonner à son loisir préféré : parler de lui et écrire sur lui. Dès 1949, il commence à publier des ouvrages d'une suffisance ahurissante, où les éléments de vérité se mêlent aux fables grotesques.

Degrelle s'invente une vie où il aurait traité d'égal à égal

avec Hitler et Mussolini, où le roi Léopold III le recevait dans son intimité, où il aurait été une des plus grandes figures politiques de l'Europe du XXe siècle et où, point de détail comme dirait l'autre, la destruction des Juifs d'Europe est un bobard que les Juifs exploitent car «le Juif (sic) est exhibitionniste».

Comment expliquer que pareille baudruche ait pu attirer ainsi des lecteurs mais aussi des admirateurs qui, jusqu'à sa mort en 1994, se sont pressés pour voir « le beau Léon » dans son exil espagnol ? Peut-être à cause de ce que l'on avait appelé, dans les années 1930, le « Rex Appeal », cette capacité qu'avait Degrelle à électriser les foules –et disait-on, particulièrement les femmes. Degrelle était beau parleur. Et il était surtout une des dernières figures vivantes de la Waffen-SS qui ne soit pas obligée de vivre terrée.

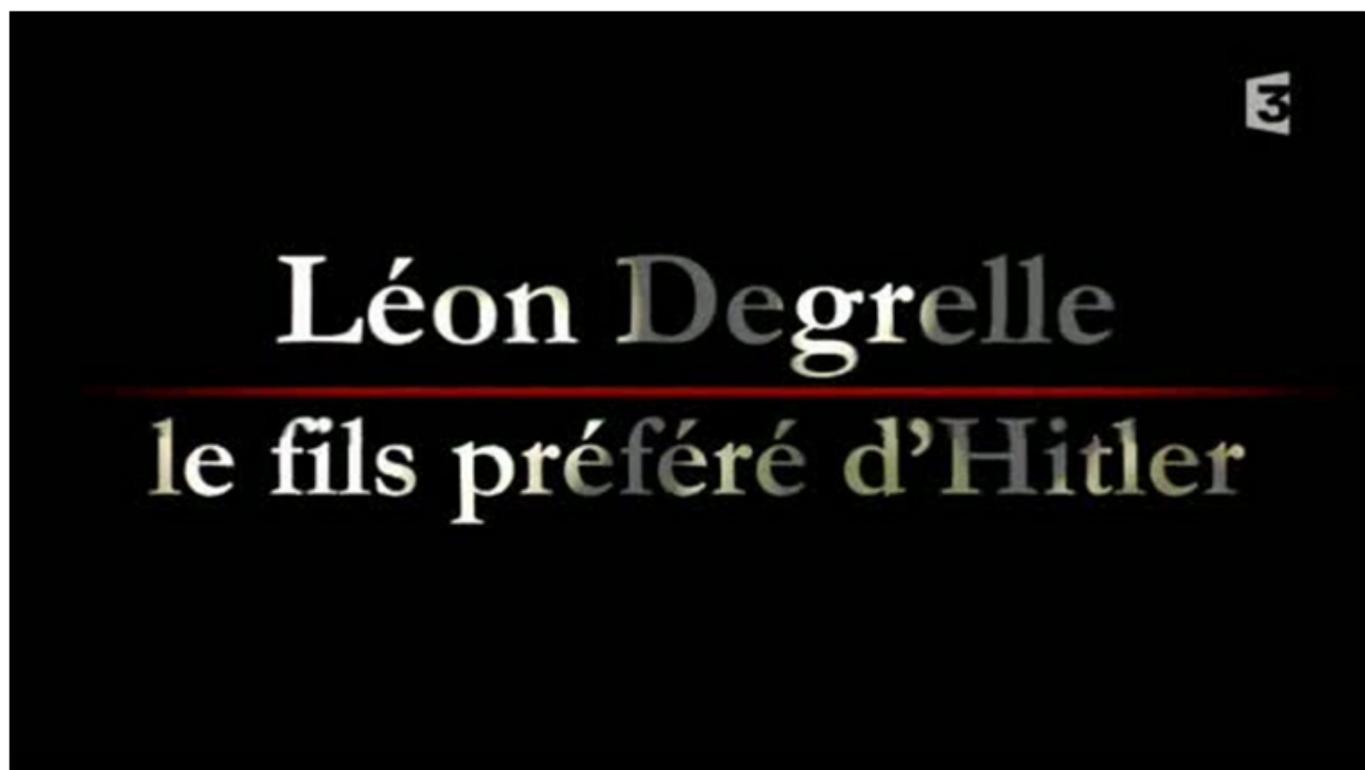
### Un sulfureux vantard antisémite

Et puis, bien sûr, il y avait aussi le fait que de nombreux visiteurs étaient tout à fait prêts à gober les bobards et les exagérations de Degrelle. Degrelle le fils qu'Hitler aurait aimé avoir; Degrelle dont Hitler avait dit à Ribbentrop qu'il n'avait jamais vu pareille énergie chez un jeune homme de son âge; Degrelle qui avait barre sur Hitler; Degrelle que Himmler a nommé verbalement général dans la SS; Degrelle qui avait servi de modèle à Hergé pour le personnage de Tintin; Degrelle et les Picaros; Degrelle contre Zorro; Degrelle et Maciste contre Godzilla.

Ce que Degrelle fut bien, par contre, c'est un autocrate, vantard, antisémite et négationniste, un nostalgique de l'œuvre d'Hitler, qui a aidé à fonder une association d'entraide aux anciens nazis en cavale. Il est mort à 87 ans, en 1994, en exil, sans avoir jamais rien renié, rien regretté. Il reçut donc, jusqu'à sa mort, de nombreux admirateurs dont certains peuvent bien dire, comme Loustau qu'ils venaient se faire dédicacer des ouvrages d'histoire militaires. Si l'on était frappé de dédicace aigüe dans les années 1990, ça n'était pourtant pas les anciens combattants qui manquaient en France.

Un mot pour finir : la figure de Léon Degrelle est toujours une source de gêne en Belgique. En France, les principaux collaborateurs ont été jugés –parfois sommairement. Mais le gros du travail a été fait. En Belgique, la figure première de la collaboration a échappé à la justice. Et Degrelle lui-même n'hésitait pas à moquer les gouvernements belges successifs et leur manque d'empressement à le récupérer. C'est, disait-il, qu'il avait des révélations à faire et qui auraient embarrassé le monde.

Dernière zwanze du guignol Degrelle : peut-on imaginer une seule seconde que celui qui passa son temps à inventer des scandales se serait privé de révéler des éléments susceptibles de semer la pagaille en Belgique s'il en avait eu à sa disposition ? Mais le manque d'empressement des autorités belges à le faire extraditer interroge. Il n'y a pourtant sans doute pas à chercher beaucoup plus loin qu'un désir de ne pas vouloir ranimer de vieilles querelles et du feu sous la cendre, un passé peu glorieux et que chacun préfère oublier.



Ce qu'il ne faudrait pas oublier, c'est qu'en plus d'être un personnage haut en couleur, Léon Degrelle fut avant tout un autocrate vaniteux, un négationniste, un va de la gueule sans vergogne, un mégalomane sans bilan et un traître à sa patrie. On a décidément de bien drôles de héros, au siège du Front national.

**Pour en savoir plus :** D'excellents documentaires ont été consacrés à Léon Degrelle, notamment par la RTBF. On visionnera avec grand intérêt Léon Degrelle – Face et revers, diffusé du vivant de Degrelle, mais aussi l'excellent, Léon Degrelle – La Führer de vivre, sorti plus récemment. Le premier de ces documentaires remet les propos de Degrelle dans leur contexte avec des interventions d'historiens, le second (où l'on voit notamment de jeunes français rendre visite à Degrelle dont qui vous savez) choisit de laisser parler Degrelle qui, il est vrai, est un des mieux placés pour se ridiculiser lui-même.

En librairie, on peut lire Martin Conway, Degrelle, les années de collaboration: 1940-1944: le Rexisme de guerre, Ottignies, Quorum, 1994 et Giovanni F. di Muro, Léon Degrelle et l'aventure rexiste (1927-1940), Bruxelles, Editions Luc Pire, 2005.

**Antoine Bourguilleau**

### LIBRES PROPOS

## «Son nom ne vous dira peut-être rien. Il s'appelait Cyriel Verschaeve »

Ce prêtre et écrivain nationaliste flamand, fasciné par le fascisme dès avant la guerre, fut enthousiasmé par l'arrivée des nazis en Belgique en 1940 et rapidement nommé par l'occupant allemand à la tête du Conseil culturel flamand, un organe de la collaboration. Plus fort encore, il s'attacha à concilier nazisme et message évangélique, ce dont il tenta de convaincre le Reichsführer SS Heinrich Himmler, l'un des principaux dignitaires du Troisième Reich. De plus en plus fort, il mit son zèle missionnaire au profit du recrutement de jeunes Flamands pour combattre le bolchevisme sur le front de l'Est, dans les divisions SS et la Légion flamande.

Deux ans après la chute du Reich, en 1947, un tribunal militaire belge le condamna à mort pour collaboration, certes, mais par contumace, parce qu'il avait déjà

trouvé refuge dans une Autriche très accueillante où il vécut paisiblement jusqu'à la fin de sa vie.



L'extrême-droite et le nationalisme flamand ont depuis cette époque entretenu le mythe autour de Cyriel Verschaeve, celui d'un brave prêtre idéaliste œuvrant au bénéfice de son peuple. De nombreuses rues de communes flamandes ont ainsi porté, et portent encore, le nom du bon père Verschaeve. Il a fallu attendre 2017 pour que la rue Cyriel Verschaeve de la commune de Lanaken soit transformée en rue Anne Frank et c'est symboliquement à l'occasion du 75e anniversaire de la libération d'Auschwitz, que la commune de Puurs a annoncé vouloir débaptiser la rue portant son nom et qui depuis des décennies toisait honteusement l'ancien camp de concentration de Breendonk, tout proche.

Ce qui est très significatif, c'est que les deux partis politiques qui au sein du conseil communal de Puurs se sont opposés à cette décision sont le parti d'extrême-droite Vlaams Belang et le parti de la droite nationaliste N-VA. Le même jour, la même N-VA s'est une deuxième fois solidarisée des fascistes du Vlaams Belang lorsque son représentant n'a pu prendre la parole à l'occasion de la cérémonie d'hommage aux victimes de la Shoah, organisée à Bruxelles. Cela n'a rien d'étonnant : ces deux partis politiques sont des héritiers directs de la collaboration idéologique avec les nazis et nombre de leurs cadres dirigeants ont été formés dans des mouvements de jeunesse post-fascistes où se cultivait l'esprit de la collaboration.

Leur cousinage est naturel et s'est encore manifesté

l'été dernier lorsque, des semaines durant, ils ont conjointement mené des négociations afin de tenter de former un gouvernement en Région flamande. C'est dire si les injonctions qui viennent aujourd'hui de plusieurs côtés en Flandre pour que les socialistes francophones acceptent de constituer un gouvernement fédéral avec la N-VA sont inadmissibles. Le PS renierait ses valeurs s'il acceptait, comme les libéraux du MR l'ont fait durant quatre ans, entre 2014 et 2018, de gouverner avec la N-VA.



Peu importe le prix politique qu'il faudrait payer en rejetant ce parti dans l'opposition, fût-il le premier parti de Flandre. C'est une question de dignité. On ne partage pas le pouvoir avec un mouvement dont la culture politique puise directement dans l'esprit de la collaboration et le nationalisme le plus égoïste, incarnant aujourd'hui ces principes dans des prises de position xénophobes, populistes et exclusivistes. J'ose espérer qu'à aucun moment, le président du PS Paul Magnette ne déviara de cette ligne ; le contraire serait le sommet de l'indignité.

**Jean-Philippe Schreiber**

### **L'extrême**

### **droite collaborationniste**

### **belge complice d'Auschwitz**

### **Mécanisme génocidaire—**

À l'occasion du 75e anniversaire de la libération par l'Armée rouge soviétique du camp d'extermination d'Auschwitz, Le Journal de RésistanceS sort de ses archives un document édifiant. Il démontre la participation de collaborationnistes belges francophones d'extrême droite au génocide des juifs, commis par l'Allemagne nazie

### **Retour dans l'histoire noire de la Belgique**

Le projet génocidaire du Troisième Reich hitlérien a été réalisé grâce à un processus réglé sur mesure. Un processus constitué de maillons différents pour parvenir à son but ultime : exterminer les ennemis de la « race aryenne ». Cette élimination a débuté par les communistes et les socialistes, dès l'arrivée du NSDAP au pouvoir à Berlin en 1933. Une fois que ceux qui pouvaient s'opposer de façon organisée et de manière efficace, grâce à des partis et des syndicats puissants, ils furent arrêtés et enfermés dans les premiers camps de concentration. Les nouveaux maîtres de l'Allemagne se sont attaqués aux populations civiles sans résistance structurée. Ce sont les juifs qui ont été les premiers ciblés. Leur extermination, dès 1941, a été industrielle. À Auschwitz comme dans toutes les autres « usines de la mort » nazies.

Pour y parvenir, dans chaque pays conquis, dès le début de la Seconde Guerre mondiale, l'Occupant allemand s'empare des listes des étrangers y résidant. Des listes constituées par des organismes nationaux. Chez nous, par l'Office des étrangers dépendant de la Sûreté de l'État, en charge du recensement et du contrôle des immigrés économiques et des réfugiés politiques. Une fois ces listes en leur possession, les nazis les transmettent notamment à leurs auxiliaires de la collaboration.

### **Nationalisme belge, le fascisme de chez nous**

En Belgique, des journaux collaborationnistes vont alors publier la liste des étrangers juifs installés dans notre pays. C'est le cas de L'Ami du Peuple. Ce journal se présente officiellement comme un « organe de défense contre l'invasion juive » et un « hebdomadaire d'action racique contre les forces occultes » (sic). Il est édité par la Ligue de Défense de la Race et du Sol, un mouvement d'extrême droite fondé à Anvers, en 1937, par René Lambrichts, sous le nom de Volksverwering (La Défense du peuple). Diplômé en droit de l'Université Libre de Bruxelles (ULB) et avocat, son fondateur est très vite acquis au corpus doctrinal du nationalisme belge, un courant idéologique national-monarchiste de type fasciste dirigé par le catholique wallon Pierre Nothomb. Ce dernier est alors lié à la dictature fasciste italienne et se rapprochera, pendant un moment, du parti Rex de Léon Degrelle, avant de revenir au parti catholique de l'époque. René Lambrichts se rapprochera lui du Parti National Belge et sa milice paramilitaire, la Légion nationale.



*Salut nazi pour la SS flamande. Comme du côté francophone, l'occupant va recevoir le soutien de l'extrême droite de l'époque pour commettre son génocide contre les juifs*

Avant la Deuxième Guerre mondiale, le mouvement de Lambrichts va se lancer dans une propagande massive contre les juifs installés en Belgique, dont plus de 95 % sont de nationalité étrangère ou apatrides. La majorité d'entre-eux sont ouvriers, artisans ou sans travail. Ils résident dans les quartiers les plus populaires des grandes villes belges. Après l'invasion de la Belgique par l'armée allemande, le 10 mai 1940, comme les autres mouvements d'extrême droite, la Volksverwering / Ligue de Défense de la Race et du Sol est légalisée par les autorités occupantes. Installée dans les locaux bruxellois du SIPO-SD, la police politique de la SS, elle agira directement de concert avec cette dernière. La ligue nationaliste belge sera impliquée, en avril 1941, dans le pogrom d'Anvers. Plus d'un millier de membres constitue ses rangs, dans son fief anversois, mais également à Bruxelles, à Liège et à Charleroi. Son emblème sera la rune nordique d'Odal, reprise dans la mystique nazie, et, toujours de nos jours, par des organisations d'extrême droite. Pour diffuser sa propagande antisémite et nationaliste, cette ligue édite deux organes de presse. Le premier en néerlandais, Volksche Aanval (L'Assaut Populaire), le second en français, L'Ami du Peuple.

Après la promulgation des dix-sept ordonnances nazies visant à exclure les Juifs de la société, par leur identification, recensement ou à leur interdiction professionnelle pour les isoler du reste de la population, ces deux journaux antisémites vont publier, sous la forme d'une série, la liste des juifs présents en Belgique, ville par ville, commune par commune. Avec la publication de l'adresse de leur domicile et leur situation professionnelle. L'Ami du Peuple débute son

macabre feuilleton dans son n° 31, daté du 18 octobre 1941. Et précise, dès le début de la publication de cette « liste noire », ses sinistres objectifs :

*« Nous commençons la publication de la liste de tous les juifs qui se sont fait recenser comme résidant dans la seule ville de Bruxelles. Ceci aidera nos lecteurs à veiller à l'application des ordonnances concernant les heures de rentrée. Trop de juifs à Bruxelles se moquent de la loi. On les voit même trôner dans des cafés jusqu'à l'heure de la fermeture.*

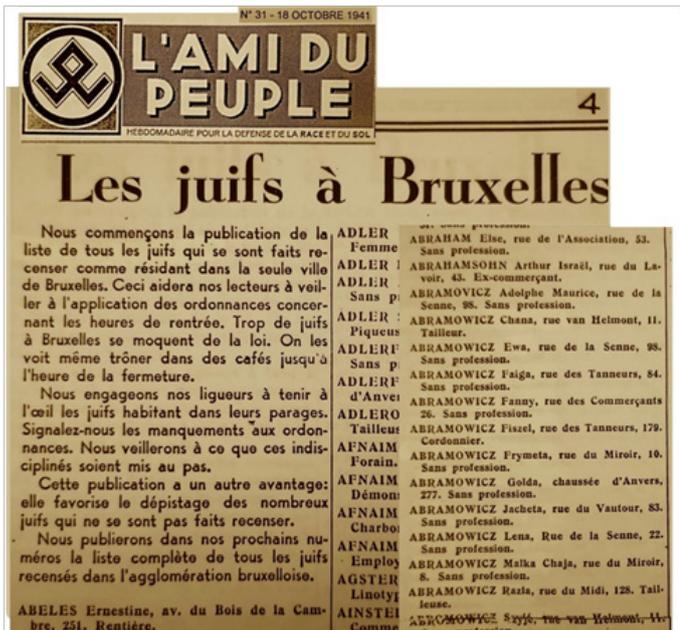
*Nous engageons nos ligueurs à tenir à l'œil les juifs habitant dans leurs parages. Signalez-nous les manquements aux ordonnances. Nous veillerons à ce que ces indisciplinés soient mis au pas.*

*Cette publication a un autre avantage : elle favorise le dépistage des nombreux juifs qui ne se sont pas fait recenser. Nous publierons dans nos prochains numéros la liste complète de tous les juifs recensés dans l'agglomération bruxelloise ».*

### **La première liste des juifs parue dans L'Ami du Peuple**

Cet appel belge d'extrême droite à la délation servira, ensuite, à l'organisation des rafles nazies, avec comme à Anvers l'appui engagé de la police communale, et à l'enfermement dans la caserne militaire de Malines, puis à la déportation dans des wagon à bestiaux vers le camp d'extermination d'Auschwitz de 25.257 bébés, enfants, adolescents, adultes et vieilles personnes juives de Belgique. Seuls 1.205 survécurent à l'enfer concentrationnaire.

Pour sa part, le dirigeant de la Ligue de défense de la Race et du Sol, l'avocat anversoïse René Lambrichts, sera arrêté à la Libération et condamné à perpétuité. Cependant, cinq ans après, il sortira libre de prison, comme beaucoup d'autres collaborationnistes et complices directs du génocide des juifs de Belgique. Il est mort dans la commune bruxelloise d'Uccle, le 24 novembre 1993. Deux ans exactement après le premier « dimanche noir » remporté par le Vlaams Blok, le parti d'extrême droite héritier de la collaboration nazie.



La liste des juifs de Belgique, publiée entre autres dans les journaux de René Lambrichts, préfigurait ce qui allait se produire dans le cadre de la « Solution finale » organisée par l'Allemagne nazie pour exterminer tout un peuple. Chaque génocide ou massacre à grande échelle a toujours pu être réalisé par le listage préalable des victimes. Ce fut le cas au Rwanda, en 1994, avec l'établissement de listes des Tutsis et des démocrates hutus ou lors de massacres, dans les années 1970, contre des minorités ethniques en Turquie commis par les troupes d'assaut du MHP, le parti d'extrême

**De nouvelles listes pour « étrangers indésirables », avenir nauséabond !**

droite d'action nationaliste. Ce rappel historique, à l'occasion du 75e anniversaire de la libération par l'Armée Rouge soviétique du camp d'extermination d'Auschwitz, ne peut que nous permettre de constater que dans la période actuelle, des courants idéologiques listent toujours lesdits « étrangers indésirables », comme le furent jadis les juifs. L'établissement de listes annonce le plus souvent un avenir nauséabond.

**ALEXANDRE VICK (avec Anne C.)**

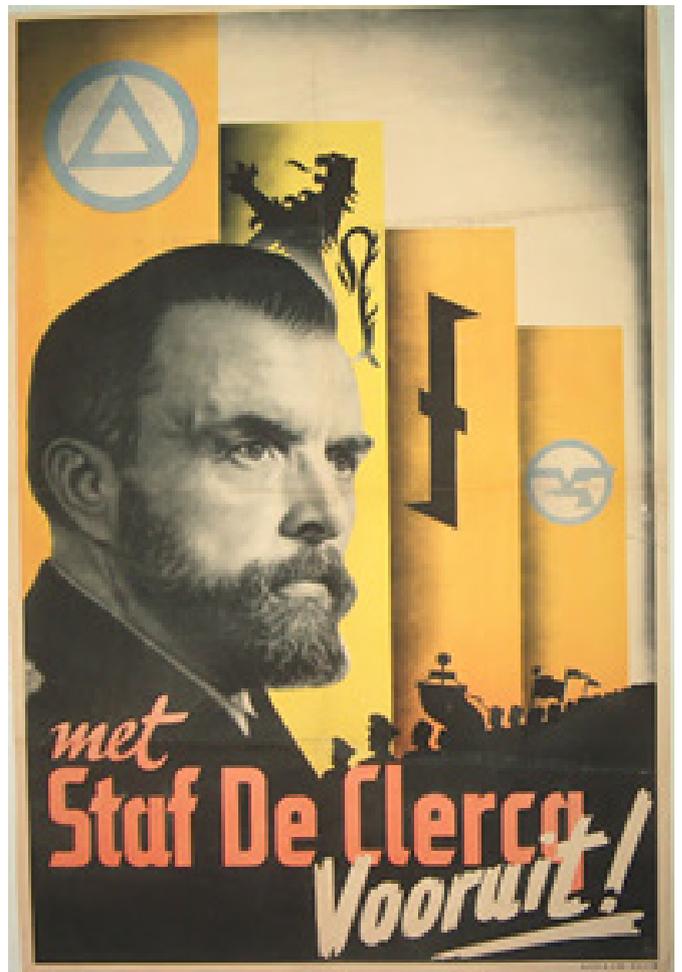
**Extrait du journal RésistanceS, Observatoire belge de l'extrême droite**

**Vlaams Nationaal Verbond (VNV)**

Parti nationaliste flamand fondé en 1933. C'est l'organisation collaborationniste la plus importante en Flandre. Après la Seconde Guerre mondiale, il est frappé d'interdiction en tant qu'organisation incivique.

**Contre la Belgique et pour l'Ordre nouveau**

Le VNV est fondé par Staf De Clercq, homme politique nationaliste flamand. Inspiré par le fascisme international, le VNV aspire à créer un gouvernement antidémocratique et à faire disparaître l'état belge pour créer le Dietsland (Etat thiois) – l'union de la Flandre et des Pays-Bas. Au sein de la direction du parti, on retrouve deux tendances : une aile fasciste et une aile



*Staf De Clercq*

modérée. Juste avant la guerre, le parti compte 25 000 membres et environ 185 000 électeurs (12,5 pour cent en Flandre).

Déjà avant l'Occupation, De Clercq entretient des contacts avec les services secrets allemands. Il s'affiche de plus en plus comme un chef autoritaire qui aime décider seul.

### Collaboration tous azimuts

Le VNV se met immédiatement à collaborer. Après avoir renoncé temporairement à son programme thiois et reconnu Hitler comme chef suprême, il devient le partenaire privilégié de l'administration militaire allemande. Fort du soutien de l'occupant, le VNV s'accapare de nombreux postes de direction, allant de secrétaires généraux à bourgmestres. Ses membres font partie des formations paramilitaires qui épaulent l'occupant. Dès avril 1941, il recrute des soldats pour le Troisième Reich. Dans la plupart des cas, ils sont engagés sur le front de l'Est.

### Mise à l'écart politique dans le Reichsgau de Flandre

Dès sa constitution, le VNV subit la concurrence politique du mouvement grand-allemand. Celui-ci a le soutien de la SS allemande et Hitler en personne, notamment lorsqu'il donne l'ordre en juillet 1944 d'annexer la Flandre comme Reichsgau à l'Allemagne. Cela signifie la fin politique du VNV. Le Flamand moyen considère le parti comme un instrument de l'occupant et les membres du VNV deviennent une cible prioritaire pour les résistants.

### Châtiment et expiation

Dans l'après-guerre, les dirigeants du VNV sont poursuivis pénalement pour faits de collaboration. Les membres ordinaires perdent leurs droits civiques. Toutefois, bon nombre d'entre eux seront à nouveau politiquement actifs dans les organisations nationalistes flamandes. Hendrik Elias, qui succède à De Clercq après son décès le 22 octobre 1942, est condamné à mort. La peine est commuée en travaux forcés à perpétuité.

**Auteur : De Wever Bruno (Institution : UGent)**

## LIBRES PROPOS

### Covid-19 : « Gouverner au doigt mouillé ... »



L'Allemagne a plutôt l'air de s'en sortir bien face à cette pandémie provoquée par le covid-19. Les autorités ont pris les mesures nécessaires dès le mois de janvier 2020. Elles n'ont pas tardé en palabres et testé l'ensemble de la population. La chancelière Mme Merkel a pris des mesures politiques à bras le corps et ça a marché de manière efficace. Les gens lui font confiance. Le mot confinement (Eindämmung en allemand) n'a jamais été prononcé une seule fois, on parle plutôt de quarantaine (quarantäne). Pas de mesures répressives à tout bout de champs.

Certains me diront de ne pas comparer des pommes et des poires car chez nous, on a tardé à prendre des demi-mesures... Ainsi la ministre de la santé, Mme Maggie De Block après avoir annoncé qu'elle maîtrisait la situation, prévoit 10 000 tests de dépistage par jour dès le début mars. Aujourd'hui, fin avril nous en sommes à peine à 4 500 par jour...

Sophie Wilmès succède à Charles Michel comme premier Ministre en affaires courantes dans un gouvernement ultra minoritaire. Charles Michel la connaissait à peine. Elle fut pourtant, ministre du budget mais au-delà d'Uccle, de Grez d'Oiseau et Rode-Ste-Genèse où elle siège comme échevin. En qualité de première ministre en affaires courantes, elle se montrait plutôt compétente.

Depuis le tsunami de la pandémie, on a l'impression qu'elle a endossé un costume trop grand pour elle. Son gouvernement a certes obtenu les pouvoirs spéciaux mais pour que

faire ? Actuellement, elle semble naviguer à vue. Ce gouvernement qui dirige le pays au doigt mouillé plonge la population dans l'incertitude... Un exemple : chaque Belge sera tenu de porter un masque dicit Sophie Wilmès mais comment ces masques seront-distribués ? L'information demeure floue.

Le 4 mai on reprend le travail, le 11, les commerces seront accessibles (petit clin d'œil libéral aux commerçants), le 18 nous pourront visiter nos parents. On fait passer l'économie avant l'humain. On a un peu l'impression que nos autorités se calquent sur l'autre pays voisin et personne ne s'y retrouve. Mais attention pas sur les autres voisins qui prennent des mesures énergiques, non ce serait trop facile et peu ubuesque, indigne de ce royaume surréaliste...

**Freddy Guidé**

---

### **C'est avec du vieux qu'on fait de neuf !**

La SPRL Eco-Loop vient de recevoir un des prix 2019 de l'Environnement de la Province de Liège. Euh ! C'est quoi Eco-Loop ? C'est Eco pour marier écologie avec économie et Loop avec 20 pour les roues du vélo de Nathalie Bouvy, La fondatrice de la SPRL qui propose de livrer les couches culottes lessivées à vélo dans un rayon de dix kilomètres.

La SPRL Eco-Loop est une société installée à Braives en Province de Liège, écologiste convaincue, Nathalie Bouvy est maman d'une petite Méline. Elle qui pratique déjà le zéro déchet avec son époux et avait fait des recherches sur le secteur des couches lavables avant d'y renoncer. Le Zéro déchet et environnement sont des secteurs très tendances aujourd'hui.

La SPRL Eco-Loop qui surfe sur la vague climatique du moment est une start-up comme on dit dans le langage actuel. Nathalie Bouvy dit notamment : «Lorsqu'on désire un enfant, on se pose toujours plein de questions sur le fait de savoir si l'on va demander une péridurale ou si l'on va allaiter, mais jamais ne se pose celle concernant l'utilisation de couches lavables. On le devrait pourtant, car c'est un vrai plus sur les plans écologique, économique et social» Pardi ! Ma, mère comme toutes les mamans de

l'époque ne se posaient pas toutes ces questions et utilisaient des langes en coton qu'elles lessivaient avec les moyens rudimentaires du bord. Quand le bébé, après avoir été nettoyé, présentait des rougeurs aux fesses, ils étaient saupoudrés de talc, une poudre à base de minéraux, donc écologique...

A cette époque, les gens ignoraient ce signifiait le mot «environnement». Cependant, nos parents veillaient à utiliser quotidiennement le même emballage de papier pour y mettre le pain, le fruits et légumes vendus chez l'épicier du coin. Les moyens de locomotion se limitaient au vélo... Ces gens pratiquaient l'écologie sans le savoir, un peu comme Monsieur Jourdain du Bourgeois gentilhomme qui faisait de la prose sans le savoir. Cela ne se passait pas au Moyen-âge mais dans les années 50 et 60

Puis, nous sommes devenus parents à notre tour, ce sont des fabricants qui nous ont informés à propos des couches culottes via la publicité. Exit langes et interminables lessives, nous avons plongés à deux pieds dans le consumérisme et c'est bien ce que l'on nous reproche aujourd'hui...

Certes, jusqu'à sa propreté, s'il est en couches jetables, un bébé produira une tonne de déchets, tandis que la production de ses couches jetables aura nécessité 67 kilos de pétrole brut, 25 kilos de plastique et 4 ou 5 arbres.



Oui mais la publicité gommait totalement cet aspect des choses et comme tous ceux de cette époque nous avons succombé aux sirènes des réclames....

**Freddy Guidé**

---

# BALADE CHARLEROI

A LA DÉCOUVERTE DE  
SON PASSÉ INDUSTRIEL

**LE 22 AOÛT 2020 À 13H30**  
AVEC LUIGI SPAGNUOLO  
ANCIEN TRAVAILLEUR POUR CARSID

UNE ORGANISATION DE PROGRÈS A.S.B.L  
AVEC LE SOUTIEN DE  
LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

DÉPART:  
11 RUE JULIEN LAHAUT  
6020 DAMPREMY

INSCRIPTIONS:  
071/30.39.12



EDITEUR RESPONSABLE R.TANGRE 071/30.39.12